

Elle ouvre un bocal de cerises à l'eau-de-vie. Une cerise. « — C'est pas juste, c'est pas juste ! » Une gorgée d'eau-de-vie. « — T'es toute seule. » Une cerise. « — J' compte pour personne. » Marie a fini le bocal, elle marche en titubant et en dégueulant. Elle dégueule dans la cuisine ; dans la chambre, la tante la couche.

Points forts

- Une langue, un style vivant, un souffle fort et un humour caustique propres à l'oeuvre de l'auteur et qui nous emportent.
- Un écrivain français majeur des années 1980 et 1990 encensé par Marguerite Duras (« Le livre fermé, je le vois écrit dans une encre très noire, comme en relief »), Patrick Autréaux, René de Ceccatty ou encore Jeanne Cordelier.
- Trois de ses premiers textes, *Néons*, *Képas* et *Suzanne* ont déjà été réédités (Chemin de Fer, 2017, 2018 et 2024) et ont notamment été traduits en anglais et en suédois. *Suzanne* a été repris chez Folio.
- L'un de ses textes, *Les Ailes de Julien*, a été adapté pour la télévision en 1998 par Sandrine Veyssset sous le titre *Victor... pendant qu'il est trop tard*.

Résumé

Suite à une violente dispute avec sa compagne, Marie, mère de trois garçons, est interrogée par une juge pour mineurs. Elle raconte une vie faite de misère et de brutalité, de son enfance jusqu'à l'évènement dramatique.

Argumentaire de vente

S'il s'éloigne du récit autobiographique qui caractérisait ses précédents ouvrages, Denis Belloc livre ici encore, et sans jamais sombrer dans un apitoiement déplacé, une fiction d'une grande justesse sur la violence. Le texte est présenté sous la forme d'un interrogatoire aux questions muettes. Maniant avec adresse l'oralité et grâce à ce souffle qui lui est propre, il écrit un récit sans fard, mais non dénué d'humour, qui saisit et qui bouleverse. Une réédition était essentielle.

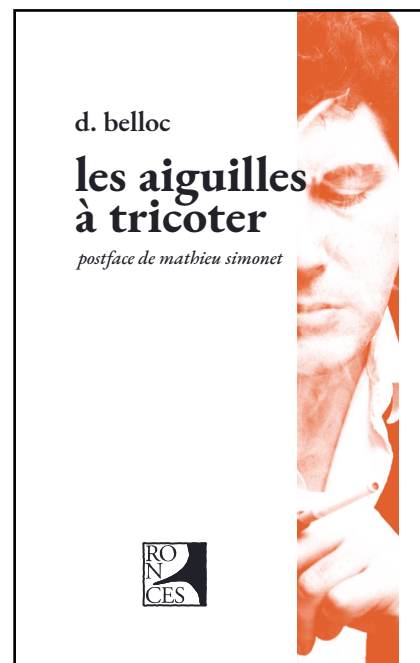
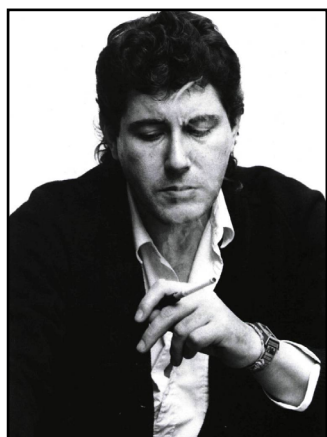
Contenu

Le texte est suivi d'une postface de Mathieu Simonet, écrivain, qui s'intéresse depuis longtemps à l'oeuvre et la vie de Denis Belloc : il a par exemple organisé une rencontre en librairie (aux Mots à la Bouche) et fait paraître un article dans le Magazine littéraire à ce sujet (n° 543, mai 2014) quelques mois après la disparition de l'auteur.

L'auteur

L'histoire de Denis Belloc, né en 1949, est inséparable des textes qu'il écrit : gay rejeté par sa famille, prostitué et drogué, il cumule les tares aux yeux du quidam. Et pourtant, c'est l'un des écrivains français les plus doués de sa génération. Ses textes — qui parlent de misère, de violence, de sexualité — sont toujours d'actualité. Denis Belloc a également été peintre, avant de s'éteindre en 2013.

crédits photographiques : A.-M. Guérineau,
Nuit blanche, magazine littéraire, n° 41, 1990.



| | |
|--|---|
| Auteur | Denis Belloc |
| Genre | fiction contemporaine |
| Sujets | misère/violences/ avortement/ lesbianisme |
| BIC | FA/5X/5SL |
| Format | 195 x 125mm |
| Poids | 232 g. |
| Pagination | 176 |
| Nb mots | 30 000 mots |
| Droits | Monde |
| Date pub. | 17/03/2023 |
| Prix (France) | 18,50 € |
| ISBN | 9782491345013 |
| Imprimé en France par Présence Graphique (37) | |

PRESSE

« L'ensemble est violent, vivant et riche. Aucun misérabilisme ne l'aplatit. » — Claire Devarrieux, *Libération* (26/03/2023).

« (...) on a définitivement l'impression que Belloc est passé à la littérature comme on entre en guerre. » — Régis Saint-Gilles, *Le Figaro littéraire*.

« (...) l'oeuvre de Denis Belloc réunit de grands livres qui témoignent de l'expression d'un talent âpre, radical. » — Jean-Emmanuel Decoin, *L'Humanité*.



Chapitre premier de l'ouvrage

Soir de décembre, froid, humide à l'intérieur du minuscule deux-pièces près de l'Étoile, buée sur la fenêtre, qui dégouline en gouttelettes le long des murs. Sur le papier peint devenu gris, la photo géante d'un mur lépreux, graffité, et au milieu du mur bouffé le visage de Rimbaud, et d'autres photos punaisées, portraits anciens photos de famille. Au-dessus d'un meuble en bois blanc, sur des étagères en plastique, des bibelots miniatures ; animaux en porcelaine, boîtes en ferraille peinte. Sur le sol recouvert de feutrine verte, une peau de chèvre. Un paquet de Gitanes sans filtre, un cendrier en faux cristal et un briquet Bic sont posés sur un pouf marocain en cuir fauve. Odeur de moisi. Le grand corps de Marie est assis sur un canapé-lit deux places en tissu jaune. Cheveux châains, longs et flous, yeux noirs, nez fort et légèrement busqué, lèvres épaisses, petite poitrine dans un col roulé noir, longues jambes croisées dans un jean délavé. Entre ses cuisses une pelote de laine chinée bleu et argent, entre ses doigts une paire d'aiguilles à tricoter. Dans le cendrier plein de mégots, une Gitane allumée. Marie tricote en gestes lents. Devant elle, accroupis sur la feutrine verte, Alexandre et Quentin jouent. Les cheveux d'Alexandre sont noirs et bouclés, ses yeux sont bleus et son regard est dur, corps mince, vif dans un survêtement rouge. Noirs aussi les cheveux raides et souples de Quentin, noirs les yeux rieurs, nez pointu visage rond encore enfant, corps potelé dans un sweat-shirt bleu, jean vert. Petite chambre aux murs recouverts de posters de chanteurs, voitures de sport, robots, couleurs violentes, Olivier est assis devant un bureau, les écouteurs d'un walkman posés sur ses cheveux châtain clair, ses yeux sont bleus, visage aux traits fins déjà adultes, corps trapu un peu fort. Olivier ressemble à Alexandre, Quentin a le visage de Marie.

Sur la feutrine Quentin et Alexandre s'engueulent, hurlent, Marie demande si c'est pas bientôt fini tous les deux, sa voix est lente, il y a des creux entre les phrases, elle dit qu'elle en a marre de les entendre gueuler après une journée de boulot à vendre des godasses chez André pour un salaire à la con, et l'odeur des pieds et les chaussettes trouées, et les Arabes et les Noirs qui marchandent une paire de chaussures en solde, alors elle supporte plus les cris des mômes, vivement la fin des fêtes qu'ils repartent en pension, et Thérèse mais qu'est-ce qu'elle fout partie ce matin pour chercher du boulot et toujours pas rentrée à six heures du soir, ça fait des mois que ça dure qu'elle feignasse cette nana ! Prendre aiguilles n° 5... continuer au point de jersey... tout droit pendant 30 cm... merde une maille loupée, et une paye pour cinq même avec les alloc's c'est pas possible, toujours fauchée, y a des jours vraiment elle en a marre, envie de tout plaquer et de se barrer loin, au soleil, « les gosses, décorez le sapin au lieu de vous chamailler, et doucement avec les boules ça casse facile ! ».

Suite du chapitre premier de l'ouvrage

Olivier a rejoint ses frères au pied du sapin, Gitane aux lèvres Marie prépare le repas dans la cuisine où on peut pas rentrer à deux, patates-oeufs mélangés, pour la viande faudra attendre la paye à la fin du mois Noël ça coûte cher, une minichaîne stéréo à crédit pour Olivier, des vélos pour ses frères, le pull en laine chinée bleu et argent pour Thérèse, il est huit heures. Bruit d'une clé dans la serrure, Thérèse entre, enlève son blouson d'homme, dit rien aux enfants, embrasse Marie sur les lèvres.

— Bonsoir ma doudou !

— Non mais t'as vu l'heure ? Qu'est-ce que tu foutais ?

Thérèse hausse le ton, dit qu'elle y est pour rien, dehors c'est le bordel, embouteillages deux contredanses, pas trouvé de boulot.

— C'est pas en t'levant à midi qu' tu vas trouver du boulot !

— J'arrive pas à m' lever de bonne heure, tu sais bien.

— Et comment j' fais moi !

Thérèse grogne, gueule aux gamins d'aller se laver les mains et de mettre la table.

— C'est pas aux gamins de mettre la table ils sont en vacances ! toi tu fous jamais rien !

Dans la salle de bains, des cris, plus forts que le bruit des oeufs-patates dans la friteuse, au-dessus du lavabo Thérèse tient Alexandre et le force à se laver les mains, le gosse crie.

— Fous-moi la paix, merde !

— Tu vas m' parler autrement petit con !

Marie écrase sa Gitane et bondit dans la salle de bains, Alexandre se dégage, Thérèse le gifle, alors Marie hurle, demande de quel droit elle touche le gosse elle lui a déjà interdit de les frapper, elle la prend par les épaules et la sort violemment de la salle de bains, elles sont près de la cuisine Marie secoue Thérèse, lui colle une baffe, et puis deux, Thérèse se défend, l'une gueule « Tu m'emmerdes ! », l'autre gueule « Et toi aussi tu m'emmerdes j'en ai marre de toi ! », bruits de vaisselle dans le meuble en bois blanc bousculé, et puis Thérèse se fige, ses mains desserrent lentement le col roulé noir de Marie, ses yeux s'écrouillent, elle baisse doucement la tête et regarde le couteau planté dans sa poitrine. Elle pose ses mains sur les mains d'un des gamins qui tient le manche du couteau à découper, et elle prononce tout bas le prénom du gosse, et murmure « mais t'es dingue... », elle chancelle, Marie la retient, regarde le couteau figé, regarde son gosse.

— C'est pas possible... mais qu'est-ce que t'as fait... C'est pas possible...

Un peu de sang sur la laine chinée bleu et argent.